Bernard, Marie Christine. *Autoportrait au revolver*. Montréal : Hurtubise, 2012. 221 p.

Auteure de *Monsieur Julot* et de *Mademoiselle Personne*, Marie Christine Bernard nous revient avec un nouveau portrait, cette fois un autoportrait, nous suggère le titre, avec, de surcroît, une note menaçante, armée, à moins que ce revolver ne soit emprunté à l'expression « peindre au pistolet », technique de peinture réalisée à l'aide d'un outil projetant le liquide au mur. Après tout, ce roman ne se présente pas comme une autobiographie tachetée de fiction, mais comme le récit d'une attente, celle de l'arrivée d'un messie. (La couverture du livre, un christ crucifié serrant dans sa main un revolver ensanglanté, constitue un indice convaincant, littéralement confirmé dans les dernières pages du roman.) Ce sauveur, rédempteur qui abolit les « blessures anciennes » et les « histoires passées » (217), s'appelle Jude. C'est un jeune homme très beau, aux longs cheveux noirs, dont la présence s'impose peu à peu. Sa passion, c'est de peindre « au rythme de la musique, choisissant les couleurs par automatisme, bleu pour telle note, rouge pour une autre, une droite pour le majeur, une courbe pour le mineur. Il appelle cela des fugues » (129). Au nombre des compositions qui l'inspirent, figurent *La passion selon saint Jean* d'un certain Jean-Sébastien, l'*Ave Verum Corpus* d'un Wolfgang Amadeus, les *Stabat Mater* d'Antonio et le *Miserere* d'Allegri. Chaque vendredi après-midi, Jude apporte une de ses œuvres à son grand-père Ringo. Les deux ne se parlent guère, mais sont toutefois soudés l'un à l'autre par le destin qu'ils partagent. Ringo réside dans une maison médicalisée pour personnes âgées ; il est atteint de la maladie d'Alzheimer ; Jude prend des neuroleptiques pour traiter la schizophrénie ; il est trop souvent laissé à lui-même.

Dans ce roman qui se lit d'une traite, Jude rassemble les gens de la résidence où on attend la mort : Ringo, le grand-père qui s'est retiré dans un monde où l'attend la femme qu'il a aimée, depuis longtemps disparue ; Angélique, aide-soignante timide et obèse, sexuellement maltraitée par un infirmier du service ; et Joseph, un vieil Amérindien, dernier à parler sa langue, l'abénaki, magicien qui comprend tout et qui accompagne silencieusement les personnages dans leurs choix. Sur leur chemin de croix, les personnages apprennent à se connaître, à demi-mots, par quelques gestes esquissés, et à s'apprécier.

Nous découvrons leur histoire : la triste école catholique où l'enfant Sozap est soumis à l'acculturation forcée pour devenir un petit Canadien francophone, un bon petit Joseph dont il ne garde que le nom une fois adulte et revenu à sa culture d'origine ; les Highway Riders, compagnons de Ringo lorsqu'il était plus jeune et rêvait de musique à Nashville, ville où le

groupe n'arrivera jamais ; Nathalie, fille de Ringo, envoyée dans une famille d'accueil où elle subit les sévices du père de famille ; Keith, l'infirmier violent qui abuse d'Angélique et la soumet aux pratiques sexuelles de ses amis ; et, finalement, June, la fiancée disparue, femme et mère dont l'absence brise la vie de Ringo, de Nathalie et de Jude, ce petit-fils qui n'a pas pu porter le fardeau de cette absence intergénérationnelle.

Dans ce roman, nous sommes dans le conte, dans les légendes des cultures, dans les aspirations des enfants et dans les rêves de bonheur. Pour jeter un sortilège à ces passés difficiles, Jude peint un dernier tableau, son grand-œuvre, son propre portrait (?) pour y reléguer les derniers démons et s'en libérer.

Gabrielle Bonifaci